

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red square. The letter "u" is stylized with a circular element around it.

En marge du monde

Marie-Andrée Arsenault

Volume 41, numéro 3, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M.-A. (2019). En marge du monde. *Lurelu*, 41(3), 67–67.



En marge du monde

Marie-Andrée Arsenault

67

Un collègue a déjà décrit le métier d'enseignant comme celui de porteur de flambeaux. Dès lors, j'ai cherché à faire crépiter quelques étincelles, à allumer des phares là où la nuit se fait plus noire.

Hiver. Le soleil est couché, mais je suis encore dans ma classe à découper des poèmes pour mes élèves. Une drôle de cohorte que je n'ai réussi à intéresser à rien avant aujourd'hui. Tant pis pour les mystères de la langue et les textes bien construits. Contre toute attente, il aura suffi d'un poème d'Élise Turcotte pour en éveiller un, puis deux, puis trois. «Pourquoi, Madame, est-ce qu'elle a le droit d'écrire comme ça, Élise?» Si seulement j'avais compris plus tôt que c'est en marge des mots que je parviendrais à les toucher!

Un à un, je colle les morceaux de papier sur les dossiers des chaises. Demain, on s'installera sur nos bureaux pour lire les poèmes. On travaillera la langue dans sa forme la plus libre pour comprendre comment la structurer. S'il le faut, ces ados trouveront des mots chaque jour sous leur bureau ou dans leur casier. Jusqu'à ne plus pouvoir s'en passer.

C'est la folie dans les couloirs et je fais partie de ceux qui courent. En chemin, je croise un élève de l'année précédente. Il faut le dire, les ados que j'ai côtoyés et qui sont devenus grands oublient souvent de sourire; ils oublient parfois même que j'existe encore. C'est aussi ça, être en troisième secondaire. Et pourtant, c'est peut-être la maturité, peut-être janvier, mais l'élève relève la tête :

– Madame, j'voulais vous remercier pour la carte que vous m'avez envoyée cet été. Ça m'a fait *full* plaisir, pis j'vous l'ai jamais dit.

Il y a des moments comme ça où même Madame A cesse de courir dans les couloirs. Juste pour sourire.

Après chaque année scolaire, je me réfugie aux Îles-de-la-Madeleine. En marge du monde, j'entame juillet en enfonçant mes orteils dans le sable pour résister au vent du large. Tranquillement, j'essaie de laisser aller l'année, un souvenir à la fois.

Au début de l'été, c'est de là-bas que j'écris des cartes postales à mes élèves. Cela fait partie du rituel. Prendre en note les adresses, choisir les cartes. Des couchers de soleil époustouflants, des champs de fleurs à perte de vue, des bateaux de pêche accostés aux quais. Ensuite, j'écris à chacun. Doucement. Dans le microespace de la carte, je leur parle du bleu du ciel et du bonheur de retrouver la mer. Surtout, je leur souhaite ce que je n'ai pas su leur dire de vive voix. Je leur rappelle de rester forts, de croire en eux, d'être vrais. Toujours, je signe *Madame A xxx*.

Au fil des jours, la dame du bureau de poste de Bassin me reconnaît. Elle me salue avec son drôle d'accent :

– Encore des cartes pour tes élèves?

– Oui, j'ai presque fini. Vous n'en auriez pas d'autres à vendre?

– On n'en a plus, ma p'tite fille! Ça fait longtemps qu'y'a pu personne qui envoie ça, ces affaires-là!

Beau temps, mauvais temps, elle colle soigneusement les timbres sur mes cartes bleuies d'encre. Et je respire mieux. Quand tous mes «Je pense à toi» ont pris la mer, je peux enfin oublier les noms, les visages, les histoires. Faire le vide et regarder loin devant. Je sais que, sur le continent, mes mots prendront le relai pour un moment.

En cours d'année, il y en a toujours un ou deux qui s'arrêtent pour me dire :

– Vous avez oublié de laisser votre adresse sur la carte, Madame!

Alors, il me faut expliquer encore que c'est le propre d'une carte postale. Immanquablement, je repense à la dame du bureau de poste. C'est peut-être vrai qu'il n'y a plus personne qui envoie ça, ces affaires-là.

Février. En remontant les chaises sur les bureaux, je remarque un manuel dépassant de l'un d'eux. Je m'accroupis et fige soudainement devant l'étonnant spectacle qui s'offre à moi.

Sous les pupitres se cache une forêt de livres ouverts. Des histoires à peine entamées ou presque terminées dispersées sur les tablettes. Des couvertures écorchées, des pages repliées. Des univers infinis dans lesquels plonger pour mieux respirer à l'abri des regards.

Je pense à toutes les fois où je répète à chacun de regarder l'écran de son ordinateur plutôt que son clavier pour travailler, et je souris. Tout ce temps, ce n'est ni sur leur clavier ni sur leur écran que mes élèves se concentraient, mais bien sur les rivières de mots chantant sur leurs genoux. Ils lisaient. Heureux problème, que je me dis.

Je reste longtemps sur le plancher à regarder leur monde sous cet angle et j'ose espérer que les mots, dans leur vie, vibreront toujours autant, sinon plus.

lu